



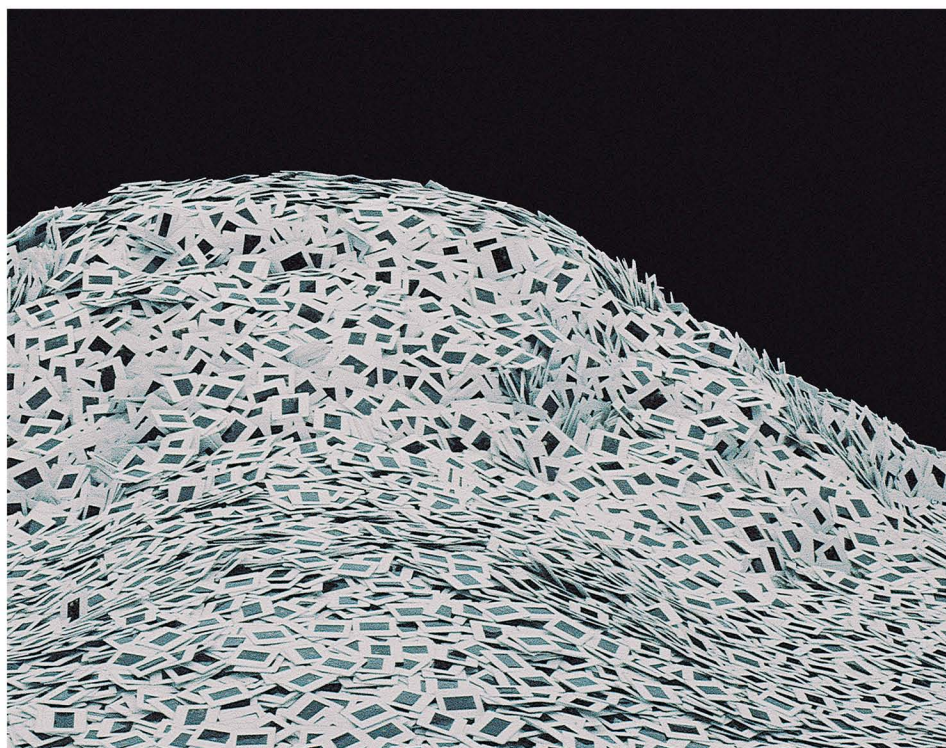
The Rwanda Project d'Alfredo Jaar

Les Rencontres d'Arles présentent, dans l'église des Frères Prêcheurs, les œuvres les plus significatives de cet artiste chilien engagé qui a mené, de 1994 à 2000, une réflexion sur la représentation du génocide rwandais.

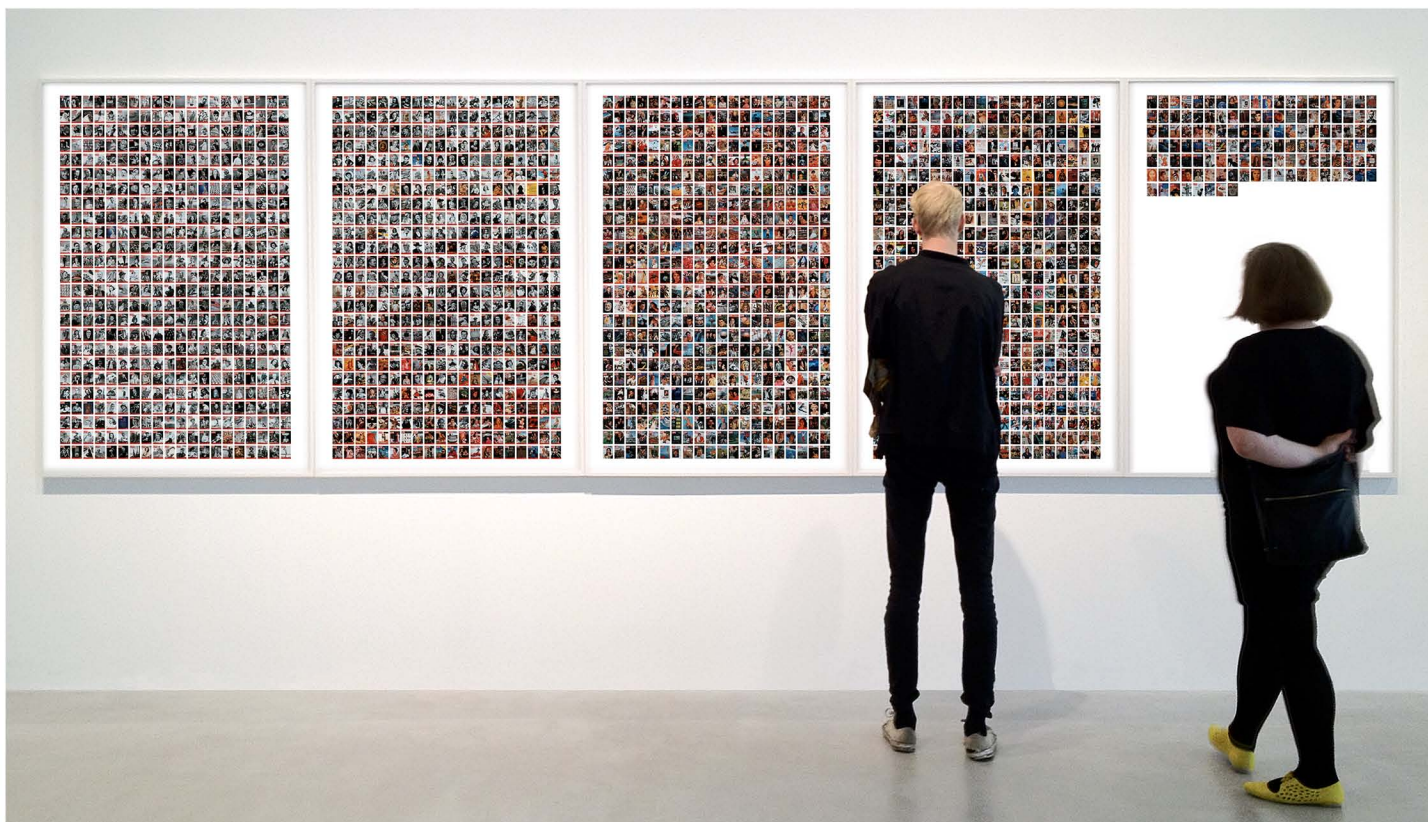
Texte MAGALI JAUFFRET

Un jour d'avril 1994, Alfredo Jaar, artiste chilien de 56 ans, lit, en page 7 du *New York Times*, cinq lignes relatant la découverte de 35 000 corps flottant sur le lac Kigala, au Rwanda. Cinq lignes qui, par leur indécence, le sidèrent, le révoltent. Il prend alors la décision folle de partir là-bas avec une ONG. Il ignore, en partant, que le génocide rwandais va l'habiter au point de l'amener à rester sur place toute une année, le temps d'analyser la situation, de recueillir témoignages et informations, de trouver comment penser la catastrophe.

Pour Alfredo Jaar, il s'agit de mettre en route des procédures critiques sur l'usage que font les médias de l'atrocité des guerres, de défricher d'autres formes en partant d'une matière photojournalistique si insupportable qu'elle est réputée intransmissible, inimaginable, inmontrable. L'auteur se détourne donc des représentations formatées par la commande de presse, pousse très loin l'expérimentation des solutions artistiques susceptibles de réveiller, de sortir de sa passivité le spectateur d'alors et celui d'aujourd'hui. À Arles, où les Rencontres ont décidé d'exposer une grande partie de son œuvre, on s'étonne encore aujourd'hui, comme récemment à Berlin ou à la Triennale de Paris, de l'audace d'un artiste qui ose



Page de gauche : *Six Seconds*, 2000, série *The Rwanda Project*, 1994-2000.
À droite et ci-contre : *The Eyes of Gutete Emerita*, 1996, série *The Rwanda Project*, 1994-2000.



emprunter pareils chemins pour faire comprendre, analyser et montrer les conséquences d'un tel massacre.

Une expérience visuelle critique

Ce n'est pas pour rien que l'œuvre si forte de cet artiste éminemment politique le conduit, par deux fois, à représenter son pays à la Biennale de Venise : la première fois, c'est en 1987, sous Pinochet, que cet architecte, devenu après avoir fui la dictature enseignant et artiste à New York, représente son pays, avec *Gold in the morning*, série photographique retraçant le quotidien des mineurs brésiliens. La seconde fois qu'il est choisi, c'est cette année...

Dans l'impressionnante église des Frères Prêcheurs qui sied si bien au *Rwanda Project* (1994-2000), on découvre ce qu'Alfredo Jaar nomme des « *essais philosophiques de représentation* » qui prennent la forme de films, de performances, d'installations, de caissons lumineux et permettent à leur auteur d'affirmer ses responsabilités, ses convictions, sa volonté de réhabiliter l'honneur perdu de la représentation de guerre.

En haut : *Searching for Africa in Life*, 1996.
Ci-contre : *The Sound of Silence*, 2006, photographié par Charles Duprat à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris en 2011.

Une esthétique de l'engagement

Real Pictures (1995), retenues parmi les trois mille images de l'inimaginable captées par Alfredo Jaar pendant toute une année, sont littéralement mises en boîte. On ne voit pas de cadavres. Leurs images posthumes, escamotées, sont soustraites au regard. Des textes, placés sur les couvercles des boîtes hermétiques en carton noir qui les contiennent, prennent leur place et leur statut en décrivant leur contenu caché, en relatant la vie de ces Tutsis anonymes démembrés vivants à la machette. Ils prennent d'autant plus de force que ce peuple se retrouve privé d'histoire et de parole.

Voir de ses yeux forcément voyeurs, dans une exposition, donc dans un lieu qui a à voir avec le spectacle, des images montrant des amoncellements de squelettes, des lambeaux de cervelle ou de chair ou ne pas les voir directement, comme c'est le cas ici, et bénéficier, au contraire, de la possibilité de s'informer, de comprendre les enjeux, d'être ébranlé en partageant l'expérience d'un photographe-passeur qui a vu et recontextualisé, c'est toute la différence entre l'« *esthétique de l'engagement* » prônée par Alfredo Jaar et la trivialité de certains journaux, si jamais, choisissant de ne pas l'occulter, ils s'emparent de l'actualité d'un conflit. Autre tentative réussie d'Alfredo Jaar à propos du Rwanda, l'installation *The Eyes of Gutete Emerita* (1996). Sur une immense table lumineuse, s'empilent des millions de diapositives dont surgit le regard cadré serré de Gutete, qui a assisté, impuissante, à l'extermination méthodique de son époux et de ses deux enfants, dans l'église de Ntarama, où un charnier de quelque cinq cents corps a été retrouvé. Trois mille photos du massacre prises pour n'en montrer aucune et mettre en avant un seul regard qui, lui, l'a vu.

Un cri dans le silence

Ainsi se trouve retourné le dispositif médiatique dominant qui un peu plus loin, dans l'église des Frères Prêcheurs, nous confronte à *Untitled*, accrochage des unes de *Newsweek* révélant que l'hebdomadaire américain a attendu le 1^{er} août 1994 pour titrer en une sur le génocide perpétré dès le 11 avril. Un autre accrochage, *Searching for Africa in Life*, met en scène deux mille cent vingt-six couvertures du magazine *Life* qui, réalisées entre 1930 et 1990, élargissent le propos en mettant en évidence le désintérêt du magazine pour ce qui se passe sur le continent africain.

Il y a toujours un trou noir, une tache



Real Pictures, 1995 (POUR TOUS LES VISUELS : ©ALFREDO JAAR, COURTESY GALERIE KAMEL MENNOUR, PARIS).

aveugle dans l'œuvre d'Alfredo Jaar. L'artiste a même mis au point un outil, solidaire de ses modalités de monstration, de ses mises en espace critiques, qui rend invisibles les clichés de l'horreur susceptibles de déclencher notre voyeurisme. Il utilise cet éblouissement de façon récurrente. Celui-ci atteint son paroxysme dans l'installation de 8 minutes *The Sound of Silence*, insoutenable récit d'un cliché sensationnel vainqueur du Prix Pulitzer et mettant en scène une enfant soudanaise affamée, un vautour, un jeune photjournaliste suicidé que deux violents éclairs de stroboscope nous empêchent de voir...

Il est ainsi, de par le monde, des intellectuels qui réfléchissent à la production des images de presse et à leur réception par le public. Beaucoup écrivent. Peu d'entre eux parviennent à créer de l'art à partir d'une pensée du désastre qui recouvre des événements cachés, occultés ou déformés par leur médiatisation. Artiste de projets,

Alfredo Jaar est de ceux-là. Il émancipe ces images, les remet à la disposition de notre sens critique. Il nous emmène au-delà des apparences. ■

À VOIR

« Alfredo Jaar, *The Rwanda Project* », aux Rencontres d'Arles, église des Frères Prêcheurs, 13200 Arles www.rencontres-arles.com du 1^{er} juillet au 22 septembre. Alfredo Jaar est représenté en France par la galerie Kamel Mennour, Paris.

À LIRE

- Alfredo Jaar, *The Way it is. An Aesthetics of Resistance*, catalogue de l'exposition à la Neue Gesellschaft für Bildende Kunst, Berlin, 2012.
- Alfredo Jaar, par Lorenzo Fusi, éd. Exorma, 218 pp., 18 €.
- Alfredo Jaar. *La politique des images*, textes Georges Didi-Huberman, Griselda Pollock, Jacques Rancière, Nicole Schweizer, éd. JRP Ringier, 168 pp., 40 €.